

JACQUES DUHAMEL

*Extraits d'un entretien avec
Mao Tsé-toung
(1964)*

Le 10 septembre 1964, Mao Tsé-toung recevait une délégation française comprenant MM. Paye, Georges-Picot, Bernard de Gaulle et Jacques Duhamel. Celui-ci en avait établi un compte rendu qui a été retrouvé dans ses archives après sa disparition et dont nous publions les passages les plus significatifs.

* * *

SUR LE VIETNAM ET LES RELATIONS INTERNATIONALES

JACQUES DUHAMEL. — Peut-il y avoir une solution à la crise indochinoise ?

MAO. — Il n'y aura pas de solution rapide à la crise indochinoise. Il faut attendre le jour où les États-Unis se verront obligés de se retirer. Mais maintenant ils ne veulent pas se retirer. Et d'ailleurs le gouvernement du Sud Vietnam est dans un total désordre. Le désordre se poursuivra jusqu'à l'unification. Les divers partis, au sein du régime du Sud Vietnam, ne sont pas des communistes. Par exemple les frères Diem ne sont pas communistes. Et vous, les Français, vous n'êtes pas communistes et vous n'êtes pas pour Diem non plus. Et pourquoi ces deux hommes (les frères Diem) sont déjà perdus ? Ils sont maintenant devant leur dieu !

La conversation vient ensuite sur les possibilités de paix dans « les régions malheureuses ».

MAO. — « Les régions malheureuses » — il n'est pas nécessaire de les appeler comme ça — car là où les Etats-Unis sont venus il y a peut-être quelques bons aspects. Est-ce que vous savez comment nous avons emporté la victoire ? Parce que la Chine était une région malheureuse. Nous avons une alliance avec Chiang Kai Chek pour combattre les seigneurs de la guerre poussés par l'impérialisme anglais. Mais après cette alliance Chiang Kai Chek sentait qu'il y avait trop de communistes et à cause de cela il en a massacré un grand nombre. Et derrière Chiang Kai Chek il y avait les Anglais, les Etats-Unis, et je ne sais pas si derrière, il y avait le gouvernement français. Alors le fait que Chiang Kai Chek a massacré les communistes est-ce une bonne chose ou une mauvaise ? Il a très bien fait, car en massacrant il nous a donné des leçons pour prendre les armes pour combattre. Il nous a donné des raisons pour combattre. Et le combat a duré dix ans. A l'époque 90 % des cadres ne savaient pas comment se battre. Par exemple, moi-même ainsi que Chou en Lai, Liu Shao Shi, Chen Yi, tous ces gens-là n'avaient jamais appris l'art de la guerre. C'est pourquoi nous devons remercier la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et Chiang Kai Chek pour nous avoir appris des choses fondamentales. Et après ça les Japonais sont entrés en Chine pour être nos professeurs. Et à ce moment-là, on a mis sur pied une coopération avec Chiang Kai Chek — une alliance entre le Kuomingtang et le communisme. Nous nous sommes battus contre le Japon pendant huit ans. Et après le retrait des Japonais nous avons encore combattu un ennemi pendant quatre ans. Et après cela Chiang Kai Chek ne voulait plus combattre et il s'est réfugié très loin à Taiwan. Nous l'avons invité à venir en Chine mais il a toujours refusé. (*Rires.*) Pendant cette période les Etats-Unis ont aidé Chiang Kai Chek. Les Etats-Unis ont dépensé des milliards de dollars pour l'aider. Mais ce faisant les Etats-Unis nous aidaient, nous. (*Il sourit.*) Sans l'aide américaine, nous n'avions ni fusils ni canons. *Ce sont là des faits.* Chiang Kai Chek nous a appris des leçons fondamentales.

Récemment un commerçant japonais est venu me voir et il m'a dit : « Je regrette beaucoup que le Japon ait envahi la Chine. » Et je lui ai dit : « Votre parole n'est pas juste. L'agression bien sûr n'était pas juste non plus. Mais il n'y a pas d'excuses à faire. » Je lui ai dit : « Si les Japonais n'avaient pas occupé la moitié de la Chine, il aurait été impossible pour toute la population chinoise de se dresser pour combattre l'envahisseur japonais. Et cela a eu pour résultat que notre

armée est devenue forte d'un million d'hommes. Et dans les bases libérées la population s'élevait à 100 millions. C'est pourquoi je lui ai dit (*pause, il sourit*) : « Dois-je vous remercier ? » (...)

Alors voyez dans le Pacifique : au Japon, au Sud Vietnam, à Taiwan, en Inde, en Thaïlande — partout il y a des bases militaires américaines. Et les Etats-Unis sont là pour éduquer les populations pour qu'elles se dressent et combattent. Voilà des régions malheureuses et ce sont aussi des sources de régions heureuses — n'est-ce pas là votre avis ? Est-ce que vous croyez que le jour ne viendra pas où les Américains seront forcés de rentrer chez eux ? Dans la Méditerranée, il y a la VI^e flotte, dans le Pacifique la VII^e flotte, en Europe il y a plusieurs divisions et en Asie aussi, dans le Pacifique également. Et je pense que tous ceux-là doivent rentrer chez eux. Chacun rentre chez soi et c'est mieux. Dans le Sud-Est asiatique les peuples doivent agir comme ils le veulent.

Par exemple, au moment des accords de Genève de 1954, on a stipulé qu'il y aurait des élections générales au Vietnam pour régler la question de l'unification. Et à ce moment-là le Nord Vietnam a retiré déjà ses troupes qui combattaient les Français. Il les a retirées totalement. Puis les Français ont quitté le Vietnam et les Etats-Unis les ont remplacés. Bien sûr, ce n'était pas des troupes. Mais ce sont les Américains qui ont appris à Diem à massacrer les communistes au Sud Vietnam. C'est pourquoi un très grand nombre de cadres ont été massacrés et les habitants se sont dressés pour mener la lutte armée. Tout cela n'est-il pas vrai ?

Jacques DUHAMEL. — La France est favorable à une solution pacifique, fondée sur la neutralisation.

MAO. — Vous avez parlé d'une bonne façon et vos paroles sont puissantes. Vous avez dit qu'il ne fallait pas que les Etats-Unis combattent les Chinois. Vous avez dit que la France avait l'expérience de combattre dans cette région et que si les Etats-Unis combattaient cela serait un deuxième Dien Bien Phu pour eux. Les Etats-Unis n'ont pas encore votre expérience. Bien entendu les Etats-Unis ne voudraient pas écouter vos paroles.

Jacques DUHAMEL. — Est-ce qu'une solution pacifique est possible ?

MAO. — Elle est peut-être possible. Il faut combattre jusqu'à ce que les Américains ne veuillent plus combattre. S'ils veulent pour-

suivre le combat, comment faire ? Ils sont là pour un essai de leur guerre spéciale. L'aide militaire américaine s'accroît dans cette région. A ce que je comprends, les Américains se plaignent de la France. (*Il sourit.*) Ils ne sont pas contents des Français.

Jacques DUHAMEL. — On le dit. (...)

MAO. — Les puissances mondiales ont beaucoup d'armements atomiques mais parlent de la paix. La France a des armes atomiques mais pas beaucoup. Nous n'en avons pas encore. Mais si on veut nous intimider cela ne va pas. Jamais nous ne nous sommes laissé intimider par la menace des soi-disant grandes puissances. Même quand nous étions très très faibles. Nous apprécions beaucoup la politique d'indépendance que la France poursuit actuellement. C'est dire, on ne suit pas les chansons de quelques puissances. Ces puissances disent telle ou telle chose et les autres suivent. Il est convenable de considérer l'Angleterre comme égale, ne faisant qu'une avec l'Amérique. Mais même parmi les conservateurs britanniques il y a des gens qui s'opposent à la politique de suivre trop les Etats-Unis. Le monde est en train de changer. Ce monde n'est pas un monde qu'une ou deux puissances peuvent contrôler. Chaque peuple doit être responsable pour gérer ses propres affaires. Il ne faut pas admettre les interventions d'anciens pays impérialistes. Alors vous avez dit que nous avons aussi participé à l'intervention dans le Sud-Est asiatique. C'est faux. Jusqu'à présent nous sommes intervenus par quelques paroles creuses, pour encourager la guerre de guérilla, et la soutenir. Ce n'est pas un secret. C'est tout à fait public. Partout où il y a des guerres de guérilla dans le monde, nous les soutenons. Ce n'est pas un secret. C'est notre politique. C'est dans le but de s'opposer à l'impérialisme américain et les autres oppresseurs. Il n'est pas nécessaire de camoufler cela.

SUR LA JEUNESSE

Jacques DUHAMEL. — Vous avez dit tout à l'heure que j'étais un jeune député. Pensez-vous que les jeunes générations politiques en Chine seront dignes de leurs aînés ?

MAO. — Il faut que les anciens éduquent les jeunes. Il faut que les jeunes apprennent par l'exemple des vieux ouvriers, des vieux paysans. La plupart des chefs de compagnies dans l'armée ont l'expé-

rience du combat. Mais après un temps de paix il y aura moins de cadres qui auront cette expérience. Devant l'attaque ennemie les jeunes cadres auront la possibilité d'acquérir cette expérience. Il n'est pas certain que la qualité des jeunes cadres qui n'ont pas connu la guerre restera la même. Ils n'ont pas connu les paysans riches, les propriétaires. Ils n'ont pas connu le combat. Ils sont sans expérience. Il faudra qu'ils apprennent à lutter. Ils l'apprendront peut-être.

D'ailleurs, au cours des deux guerres, ni les Etats-Unis, ni la France, ni l'Angleterre, vous n'avez désiré combattre. Mais vous avez été obligés de faire la guerre. Au début d'ailleurs vous avez été vaincus.

L'Angleterre a rembarqué à Dunkerque et elle a été très inquiète. Puis la France a été entièrement occupée. Mais finalement vous avez gagné.

Jacques DUHAMEL. — Etes-vous satisfait de la jeunesse ?

MAO. — Elle est satisfaisante pour la plupart, mais pas en ce qui concerne tous les jeunes Chinois. Une partie de la jeunesse chinoise n'est pas pour le socialisme. Ce sont les descendants des propriétaires terriens et les enfants des paysans riches. Leurs intérêts de classe ont été compromis. Ça c'est très naturel et ce n'est pas dangereux. Ça ne fait pas de mal. Sur 100 jeunes il y a seulement quelques-uns et ils ne font pas de mal.

Jacques DUHAMEL. — Pensez-vous que les jeunes qui n'ont pas eu l'expérience du combat seront à même d'assumer leurs responsabilités ?

MAO. — Ça c'est difficile à dire. Parce que les jeunes, dans le domaine politique, n'ont pas suffisamment l'expérience que les aînés ont. Mais au fur et à mesure, ils pourront acquérir cette expérience. Dans l'histoire ce sont toujours les nouveaux venus qui sont le plus progressistes. Et c'est pourquoi la jeune génération nous dépassera.

Dans la suite de l'entretien, l'Université de Peita est évoquée.

MAO. — Ce n'est pas une bonne Université. Les doyens, les professeurs et les étudiants ont pu vous dire qu'ils avaient l'ardeur au travail et l'esprit civique. Ils vous l'ont peut-être dit, mais ce qu'ils

disent ne correspond pas nécessairement à ce qu'ils font. Ce n'est pas une bonne Université (1).

Jacques DUHAMEL. — De mon côté, j'ai visité l'Université Polytechnique.

MAO. — A quel endroit ?

Jacques DUHAMEL. — A Sian. J'ai parlé longtemps avec des étudiants et des étudiantes. Ils avaient l'air très désireux de construire le socialisme et plusieurs se sont même plaints des difficultés à être admis au sein du Parti communiste. Parmi eux il y avait une jeune fille, fille de médecin, de bourgeois, que j'ai essayé de « ciller » sur les œuvres du Président Mao mais sans y parvenir.

MAO. — Bien sûr, ces gens-là, ont bien parlé, devant vous. C'est pourquoi il ne faut pas nécessairement croire chaque mot d'une personne. Si ces étudiants sont bons ou non c'est ce qu'il faut voir dans l'avenir. Pour l'instant ils ont seulement reçu quelques données. C'est comme dans le passé quand nous faisons des études. Dans les livres toutes les choses ne sont pas bonnes. C'est seulement dans la vie qu'on pourra juger. Dans les Facultés il y a des cours de grammaire et de rhétorique. Mais quand on écrit il y a très peu de gens qui écrivent selon la règle de la grammaire et de la rhétorique. Je ne crois pas à l'utilité de la rhétorique. Il ne faut pas retenir les choses par cœur, machinalement. Si on n'est pas lié avec les masses, on peut écrire quelque chose, mais ce ne sera pas bon.

(1) Il est intéressant de noter que deux ans plus tard la Révolution culturelle partira de Peita et que les autorités universitaires qui la dirigeaient en seront les premières victimes. (N.d.l.R.)